

CINÉMA

par ANDRÉ VIDEAU



Le défi

Film français de Blanca Li

► En matière de comédies musicales (scéniques ou filmées), la France a toujours eu quelques longueurs de retard. La réussite, assez réjouissante, du film de la chorégraphe Blanca Li, devrait faire date. En tout cas dans les milieux du hip-hop et de la *break dance* qui, jusqu'ici, malgré leur consécration par un public de plus en plus nombreux, n'ont guère été choyés par le cinéma de fiction⁽¹⁾.

Tout est dans la manière de filmer les danseurs (plus de cent cinquante évoluent sur le plateau, dont certains noms de renommée internationale), de laisser la suprématie à leurs évolutions, de capter leurs énergies, tout en s'efforçant de les maintenir au centre de l'anecdote. La trame du film restant au demeurant assez indigente et proche des stéréotypes. David (Benjamin Chaouat) n'est pas à proprement parler un produit des banlieues en difficulté. Un phénomène de télescopage social qui n'est pas rare dans les variantes les plus élaborées du hip-hop, notamment le *graf* et la *dance*. Mais il a de qui tenir, car sa maman Eléna (la fantasque et pétulante réalisatrice en personne) est une chorégraphe célèbre, qui mêle les trépidations et les ondoiements d'un flamenco

originel aux prouesses plus rigoureuses de la danse contemporaine. Les orientations artistiques de chacun vont néanmoins semer la zizanie à domicile. D'autant que, bourgeois-bohème ou pas, il y a des préalables et des étapes vers la respectabilité. David est dans une année cruciale, celle du baccalauréat. Pas question d'avoir d'autres priorités du genre "passe ton rap d'abord !" Alors il lui faudra ruser pour s'entraîner à fond avec son groupe des UCB (Urban cyber breakers) tenants des formes les plus orthodoxes de la *street dance*. Car il y a bien sûr compétition et défi avec la bande rivale des LD, conduite par le rasta Monzon (Marco Prince), plus portés vers la *house*, et donc plus enclins aux métissages, mais tout aussi prêts à tous les sacri-

fices pour décrocher leur billet pour New York, où doit se tenir le *battle* du siècle⁽²⁾.

Autre passion, autre souci pour David : sa petite amie et partenaire Samia (Sofia Boutella) est en butte aux interdits familiaux. Ses parents maghrébins ne voient pas d'un bon œil les fréquentations masculines de leur fille, et encore moins sa participation à des activités peu conformes au statut de la femme musulmane ! Les situations se tendent, et il doit claquer la porte de l'appartement maternel, tandis qu'elle se sauve par la fenêtre pour échapper aux interdits paternels. On n'est pas très loin d'un *West side story*, sauce hip-hop à la française.

C'est là que la mère abandonnée va faire preuve de malice et s'immiscer avec fracas dans la compétition pour tenter de ramener son chérubin à la raison et peut-être à



la maison. Faisant du même coup redécoller le film qui s'alanguissait un peu dans les démonstrations. Flanquée de Birgit, sa copine tout aussi déjantée (Amanda Lear) et tandis que l'inénarrable Hippolyte (Christophe Salengro) règle les affaires courantes de leur boutique de prêt-à-porter, elle se met au service des LD concurrents.

L'intégration de deux bourgeoises chez les loubards de banlieue, même épris de syncrétisme chorégraphique (ils apprécient les rythmes latins et idolâtrèrent les légendaires Nicholas Brothers), ne se fait pas sans grincements. L'infatigable Elena doit payer de sa personne. Heureusement, elle n'est pas insensible au charme juvénile et canaille du *leader* Monzon. Ça facilite.

On s'en doute, tout se terminera dans une grande harmonie fusionnelle des deux groupes rivaux mais finalement complémentaires, sous

la houlette de la chorégraphe, prêtresse de tous les métissages. Blanca Li n'en est pas à son coup d'essai. Elle avait lancé des défis de ce genre en conduisant au succès, jusqu'à la scène de l'Opéra comique, des *breakers*, *smurfers*, *rollers* et autres vedettes de la *street dance* dans un spectacle qui s'appelait "Macadam, macadam". Son expérience cinématographique, malgré une facture assez conventionnelle et quelques passages à vide, offre à tous les amateurs de nouvelles perspectives. Elle est aussi une stimulante occasion de découverte pour ceux qui envisagent positivement les évolutions de la danse hip-hop et sa conquête d'un public élargi. ◀

1)- Le documentaire, en revanche, leur a donné droit de cité avec notamment *Faire kiffer les anges* de Jean-Pierre Thorn.

2)- Concours de performances, individuelles ou collectives.

Karim, élément indispensable du groupe Guest Clique, surtout en ces temps speedés de préparation d'un concert encore en chantier, a disparu. Poussé par des nécessités familiales et économiques (mais le film n'est pas un plaidoyer pour les petits *dealers* et n'épargne ni les faiblesses, ni les forfanteries des uns et des autres), il s'est livré un temps à de petits trafics auprès de modestes consommateurs. Quand il a décidé de décrocher, ça n'a pas été du goût de ses fournisseurs toujours prêts à utiliser la manière forte. Traqué par un gang en BMW, il s'enfuit et se cache. Ses copains se mobilisent pour le retrouver et le protéger. Il n'y a pas de quoi troubler le sommeil des amateurs de thrillers !

On s'en doute, l'important n'est pas là et le suspens prioritaire tourne autour des répétitions, de la finition des textes et des accompagnements, mise en péril par l'indisponibilité de Karim, rouage indispensable de la mécanique hip-hop qui avait enfin une chance de connaître un vrai démarrage. Avec la complicité de son scénariste Ghassan Salhab, Caroline Chomienne s'est complètement mise à la disposition de ces musiciens impulsifs et passionnés, devenus comédiens amateurs. C'est le résultat qui étonne et séduit, tellement la sincérité est palpable.

L'univers musical est devenu le principal centre d'intérêt⁽¹⁾ de cette ancienne danseuse de l'Opéra de Marseille, élève de Rosella Hightower. La danse hip-hop a d'ailleurs, en un clin d'œil, droit de cité dans *Freestyle*, avec une prestation de

Freestyle

Film français de Caroline Chomienne

► Pour son deuxième long-métrage, Caroline Chomienne fait preuve d'une audace qui frise la provocation. Elle annonce fièrement un film "100% hip-hop", émanant de la scène alternative marseillaise et affichant en vedettes des débutants inconnus du cénacle : Sista Micky, K. Rhyme le Roy, Faf Larage, DJ Rebel ! Avec ce rap authentique, énergique et rageur, né dans le quartier de Belzunce, on est encore loin de la "planète IAM", qui a acquis une notoriété hexagonale, voire internationale. De même, la

volonté de placer la création musicale au cœur du récit, d'en faire le moteur essentiel du film, diffère considérablement de l'incursion cinématographique où s'étaient aventurés avec un certain bonheur (voir *H&M* n° 1227) Akhenaton (Philippe Fragione) et Kamel Salah. Le rap n'y avait même pas, au risque de désespérer les fans, l'exclusivité de la bande son ! Ici, il n'y a pas d'autre support, puisque le film annonce en sous-titre la "naissance d'un groupe", et que l'intrigue reste un argument très mince.



Kader Attou et de ses comparses d'Accorrap, mais à l'inverse du *Défi* de Blanca Li (voir ci-dessus) la chorégraphie est tenue à distance. On comprend que la démarche, qui suit pas à pas la création d'un répertoire de rap, ses arrangements musicaux et son inspiration *in vivo* dans le quotidien des chanteurs – avec une mention spéciale pour Vertu (Sista Micky) qui sait imposer son naturel de fille

dans un environnement de garçons parfois vaniteux et machos – ait vivement intéressé l'Ami (Aide aux musiques innovatrices) de Ferdinand Richard et le staff artistique, toujours sur la brèche, de la Friche de la Belle-de-Mai. ◀

1)- Son premier film, en 1995, *Des lendemains qui chantent*, suivait le parcours de Pascal Mathieu, jeune auteur-interprète.

La saison des goyaves

Film vietnamien de Dang Nhat Minh

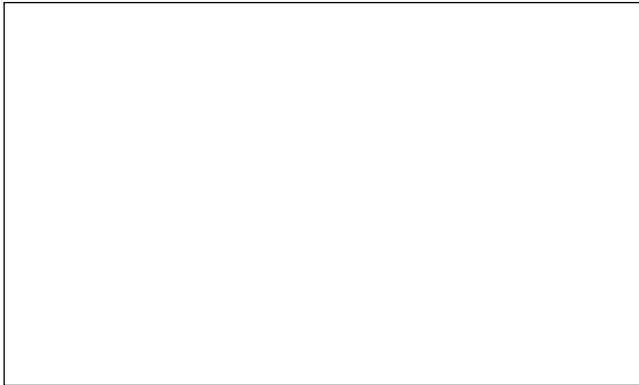
▶ *"Il est un peu comme ça"*, dit-on de Hoa (Bui Bai Binh) dans son entourage. C'est-à-dire un peu fêlé depuis qu'à l'âge de douze ou treize ans, il est tombé d'une des hautes branches du goyavier qui faisait le charme de la villa familiale. À près de cinquante ans, il a gardé une âme d'enfant, toute d'innocence et de spontanéité. Pourtant, en quelques décennies, la vie a bien changé pour lui et les siens et pour leur pays le Vietnam. Sa mère est morte. Son père, sur la fin de ses jours, a renoncé à sa charge d'avocat pour se consacrer

à des travaux de recherche jugés stériles. Bientôt, ils ont dû renoncer à leur demeure bourgeoise dans un quartier huppé de Hanoi, cédée étage après étage, comme "contribution à la cause" pour en faire une officine d'État, selon les abominations suaves perpétrées par le régime. Le fils aîné a émigré vers l'Allemagne, d'où il envoie quelques subsides.

Non que dans cette économie parcimonieuse, Hoa soit une charge. Malgré son handicap, il rend toutes sortes de services aux habitants de leur immeuble collectif : il fait les

courses, participe à la préparation et à la cuisson des aliments, veille à l'hygiène des parties communes, poubelles et tinettes comprises. Toujours d'une scrupuleuse honnêteté et d'une propreté méticuleuse. Il exerce aussi un métier où, contre toute attente, son tempérament "stoïque" fait merveille. Il est modèle à l'école nationale des beaux-arts et tient, à demi-nu, imperturbablement la pose. Cela nous vaut d'ailleurs quelques séquences documentaires très réalistes, comme en marge d'un film plutôt allusif. Il semble y avoir une fixation officielle, d'obédience idéologique, sur des formes d'art figuratives compassées. Elles ponctuent le film et en constituent un de ses charmes annexes, probablement narquois. La petite sirène *topless* qui ornera, en signe d'ouverture libérale, le hall d'un grand hôtel, ressemble, trait pour trait, aux combattantes aguerries de l'ancien régime, seuls ont disparu le bourgeois laborieux, la mitrailleuse, le regard acéré vers le futur...

Ce sont paradoxalement les souvenirs de Hoa l'amnésique qui servent de révélateur et éclairent d'une lumière crue les zones d'ombre de cette société oublieuse. Il redécouvre la villa au goyavier, dérobe quelques fruits pour l'autel des ancêtres (c'est lui qui perpétue le culte), s'introduit plus avant, se fait surprendre et arrêter... La maison est maintenant occupée par un haut dignitaire, souvent en mission diplomatique, qui y laisse, sous la garde d'une gouvernante, sa fille Loan, ravissante étudiante (Pham Thu Thuy).



Finalement, tout le monde, y compris les autorités, mettra beaucoup de bonne volonté à le tirer de ce mauvais pas. Sa gentillesse est tellement désarmante. Mais les choses n'en resteront pas là et force est de constater que le film peine un peu à retrouver ensuite son souffle, en ayant recours à des *flashes* émotifs parfois un peu mièvres.

Il y aura ainsi, après la sœur dévouée et pleine d'abnégation et la jeune étudiante au cœur pur en bute aux ambitions paternelles, la plus parfaite et fragile des modèles de l'école, celle qui suscite la convoitise des artistes parvenus et aussi la passion béate de Hoa. On l'a dit, on est parfois aux limites d'un mélo très attendris-

sant, mais la plupart du temps, un fil très ténu de sincère émotion continue de nous faire vibrer. Réflexion faite, on s'aperçoit que l'allégorie est moins convenue qu'il n'y paraît.

On apprend, juste avant le dénouement, que le goyavier a été scié pour faciliter la circulation. Les femmes portent toujours les mêmes chapeaux coniques dans les rues populeuses, mais les nantis du nouveau régime ont des moyens, pour faire respecter leur ordre, encore plus expéditifs que les tenants de l'ancien. Même si on boit des alcools en se trémoussant aux rythmes de la musique pop et même s'il existe une commission paperassière pour indemniser les victimes des spoliations. ◀

Salvajes

Film espagnol de Carlos Molinero

► Ces "Sauvages" sont la première œuvre, très prometteuse, malgré quelques placages un peu toc pour faire mode, d'un jeune réalisateur d'à peine trente ans. Partant d'un roman document de José Luis Alonso de Santos, Carlos Molinero nous décrit de façon agressive,

parfois aux limites du supportable, moins par la violence du propos que par la frénésie des images qui le traduisent, l'itinéraire tragique de trois jeunes gens. Deux frères et leur sœur, orphelins qui attendent leur majorité et une hypothétique autonomie à la charge de leur

tante. Celle-ci (l'admirable Marisa Paredes dans un de ses meilleurs rôles, rappelle irrésistiblement la Magnani) a – comme on dit – du mal à assurer. Son métier d'infirmière ne lui apporte qu'un semblant de sécurité matérielle, que fragilisent sans cesse les incartades de ses neveux et nièces et sa vie sentimentale soumise par un tempérament qu'on devine de feu à des liaisons de rencontre, généralement hasardeuses. Et puis, voilà qu'un patient particulier se présente à l'hôpital pour une banale série de piqûres intramusculaires dans la fesse... Eduardo est un flic *desperado* (l'impeccable Imanol Arias, autre valeur sûre du cinéma ibérique). La maladie et un alcoolisme un peu philosophique n'altèrent en rien sa débordante sensualité.

Ce n'est pas tout. Présentement, il enquête sur une agression raciste échappant de peu au meurtre, à l'encontre d'un Africain, sans doute un immigré clandestin mêlé au commerce de la drogue. Nous sommes à Valence, grand port de la côte par où s'effectuent toutes sortes de trafics, d'hommes et de marchandises.

Depuis le début, on sait que les histoires vont se rejoindre et s'em mêler, car Guillermo (Roger Casamajor) et Raoul (Albert Ferreiro) manifestent, de façon exubérante pour l'un, plus dissimulée pour l'autre, l'adhésion à des idéaux nazis et l'appartenance à un groupuscule de nervis spécialisés dans le tabassage de Noirs et d'Arabes.

Il faut souligner la prestation de ces deux jeunes comédiens, capables de donner une "humanité" à la fois révoltante et pitoyable à leurs rôles repousseurs. Mais c'est tout le film, et donc le travail du réalisateur qui, par-delà d'énervants parti-pris esthétiques déjà signalés, donne à l'ensemble de ses personnages une prépondérance sur la conduite de l'histoire, capable d'emporter toutes nos réserves.

Quant à Lucia (Maria Isasi) elle a eu le tort de s'amouracher de Moris (Manuel Moron), un voyou qui gère, sous le couvert de sa boîte de nuit, toutes sortes d'affaires louches, manipule les *dea-*

lers, extorque des fonds aux clandestins.

Comme s'il avait eu peur d'une histoire trop romanesque pourtant très vigoureusement conduite, le réalisateur la déconstruit. Tout n'était que du cinéma dont il faut se distancier pour passer aux choses sérieuses. Défilent alors, en surimpression sur le générique de fin, quelques fiches signalétiques de travailleurs africains immigrés clandestins, comme dans une manif. Il n'est pas sûr que le film, dans sa construction démonstrative et convaincante, avait besoin de cette pirouette, aussi bien intentionnée soit-elle. ◀

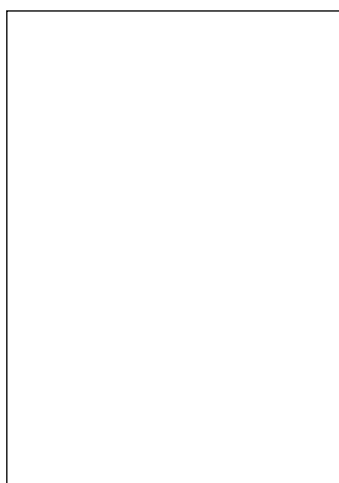
Baba Cissé), un militaire parti aux confins du pays.

Tout cela est très joliment filmé, dans un écrin un peu théâtral, décor en murailles de pierres ocres crénelées, bouquets insolites de végétation, costumes chamarrés. Dans les verts, bruns et ors pour les dignitaires, et des uniformes très étudiés, plus proches du tee-shirt et du bermuda que de la cote de maille, pour les nombreux militaires qui assurent la cohésion de l'État avant d'en servir les factions. Ce pourrait être une sorte de tragédie shakespearienne à l'africaine, avec en filigrane la métaphore très lisible des turpitudes du pouvoir, des compromissions et des virevoltes des affidés et de la naïveté coupable du peuple. Le réalisateur ne recuse pas tout à fait cette vision simplificatrice. Il semble néanmoins judicieux d'aller au-delà des apparences, même si la surcharge esthétique et un verbiage débordant constituent parfois des obstacles. Jean Cocteau, à qui le film fait référence, disait : *"C'est le privilège des légendes d'être sans âge."* Sages ou fous, purs ou corrompus, victimes ou bourreaux, les personnages ont une complexité qui dépasse les critères d'une tragédie adaptée à un contexte particulier (fût-elle enracinée dans l'Empire de Wagadu, et inspirée d'un mythe soninké du VII^e siècle).

C'est l'Afrique d'aujourd'hui et ses maux endémiques qui est mise en question, bien avant que Sia, la vierge sacrifiée puis sauvée, ait refusé tous les arrangements qui lui auraient permis de s'inscrire souverainement dans une société

Sia, le rêve du python

Film burkinabé de Dani Kouyaté



l'exécution du sacrifice. Le roi en exercice, Kaya Maghan (Kardigué Laïco Traoré), malgré ses velléités de réformes, se laissait berné par le bagout et l'opportunisme de son griot (Balla Habib Dembélé) autant que par le radicalisme ambitieux de son chef des armées, Wakhané (Sotigui Kouyaté). En ces temps de disette à Koumbi, on ne pouvait différer à la demande du monstre. Le choix vient de se porter sur la

► Il était une fois un minotaure... pardon, un serpent-python divinisé qui du fond de sa grotte exigeait en pâture, et de façon intermittente, quelque jeune beauté pour assurer la paix et la prospérité des villageois. Une théorie de prêtres encapuchonnés veillait à

très belle et rebelle Sia (Fatoumata Diawara), les suppliques des parents mi-éplorés, mi-résignés, n'y feront rien. Seul le fou Kerfa (Hamadoun Kassogué) tente de s'opposer au funeste projet. Il cache Sia dans sa cabane, et prévient son fiancé Mamadi (Ibrahim

réconciliée. Sa rupture est une conclusion annoncée. Son départ en haillons sur les routes, en fait les rues boueuses et encombrées d'une moderne métropole, ses diatribes pour braver l'opinion publique et propager une mémoire intègre, ne font que suivre l'exemple de son protecteur Kerfa, le fou assassiné. Sauf que les anathèmes finiront peut-être par être entendus, les fourbes et les criminels démasqués,

les indifférents tirés de leur inconscience.

Puis le sévère réquisitoire de la femme indocile est adouci par une autre lueur d'espoir. Celle qui s'allume dans le regard échangé par deux enfants, qui pourraient bien dans l'avenir changer le monde. Le fils du pauvre qui court devant son cerf-volant et le fils du prince déchu, parti à dos de mule sur les chemins de l'exil. ◀

gravures, capables même de faire oublier la modestie des moyens mis au service de la réalisation. Et pour montrer qu'il n'est jamais à court d'arguments, tant la cause qu'il défend lui tient cœur, Christian Lara recourt à la fantaisie et à la poésie. Ainsi en va-t-il de la comparution de Joséphine de Beauharnais, tout en falbalas coloniaux ou de celle de Victor Schœcher, le père de l'abolitionnisme, qui s'est fait la tête de Badinter. C'est finalement Marie, une petite étudiante en journalisme d'aujourd'hui, huitième juré un peu improbable, qui fera basculer la majorité (Marie Verdi fait ce qu'elle peut...).

En définitive, cette imagerie véhémente et haute en couleurs, par-delà la réhabilitation d'un personnage trop longtemps méprisé ou pour le moins ignoré, éclaire quelques pages fondamentales de l'histoire de la Guadeloupe, inséparables de celles de la France. En outre le film de Christian Lara permet à une pléiade de comédiens antillais de camper de savoureuses compositions. Une autre façon de mener des combats équitables. ◀

Sucre amer

Film français (Guadeloupe) de Christian Lara

► Il y a peu, la nouvelle municipalité parisienne a débaptisé la rue Richepance. D'aucuns, peu au fait de l'orthographe et de l'Histoire, protestèrent, sans doute au nom de quelque pittoresque médiéval, aussi attrape-nigaud que des poutres apparentes. Ils ne savaient pas qu'on avait, des années durant, honoré un général napoléonien chargé de la basse besogne du rétablissement de l'esclavage aux Antilles pour satisfaire la demande de main-d'œuvre des planteurs, et par conséquent grand "zigouilleur" d'autochtones.

Comme quoi l'Histoire, et plus particulièrement celle de nos territoires d'outre-mer, a grand besoin d'être revisitée de façon objective. Dans *Sucre amer*, Christian Lara s'y emploie d'une façon aussi originale qu'efficace. Ce n'est bien sûr pas Richepance, pâle et sinistre exécutant des décisions du Consulat qui en est le héros, mais Ignace, charpentier devenu commandant dans la lutte contre les Anglais et par la suite outrageuse-

ment condamné comme un traître à cause de sa fidélité aux idéaux de la Révolution.

C'est un tribunal d'apparence contemporaine, avec juge (Gabriel Gascon), procureur (Anne-Marie Philipe), et avocat (l'excellent Robert Liensol) qui est convoqué pour ce procès en réhabilitation. Mais comme il s'agit d'infliger des démentis à l'histoire officielle, le présent et le passé vont se conjuguer pour faire éclater la vérité.

Face aux huit jurés, dont sept personnages historiques mêlés de près aux événements qui vont reproduire les clivages noirs-blancs, vont défilier témoins et acteurs proches ou lointains. Seul dans le box des accusés, Ignace fait front (Jean-Michel Martial offre une prestation toute de dignité, imposante et inflexible mais chaleureuse).

Loin de se figer dans une fonction didactique et rhétorique, même si son but est de plaider et de convaincre, le film fait place "en direct" aux événements empruntés avec bonheur aux estampes et aux

